

Les professeurs qui enseignent des sujets controversés doivent-ils divulguer leurs opinions ?

Harry Brighouse, Professeur d'éthique de l'éducation à l'Université Wisconsin-Madison

In Socrate's Wake : A blog about teaching philosophy

3 mars 2014

Mes collègues Diana Hess et Paula McAvoy publieront dans le courant de l'année un livre intitulé [The Political Classroom](#), qui contient une étude sur les professeurs de lycée qui enseignent des sujets controversés. Leur présentation lors d'une récente conférence de philosophes m'a fait penser qu'il serait bon d'articuler ma propre réponse à l'une des questions soulevées par le livre : les enseignants qui parlent de sujets controversés doivent-ils divulguer leurs opinions sur les sujets qu'ils enseignent ? [...] Je ne l'exprime pas pour essayer de persuader qui que ce soit, mais pour élargir la discussion – je n'ai jamais discuté de ces questions qu'avec mes étudiants eux-mêmes, et avec des collègues proches.

J'enseigne le cours de « Questions morales contemporaines » la plupart des semestres depuis 22 ans. Ce cours, ou quelque chose du même genre, est une offre habituelle dans les départements de philosophie. Ce n'est pas le cours le plus prestigieux – il s'agit essentiellement d'éthique appliquée – mais il permet aux étudiants de satisfaire aux exigences d'une formation générale et, pour la plupart d'entre eux, il s'agit du seul contact durable qu'ils auront avec une réflexion rigoureuse et dépassionnée sur les aspects moraux de la politique et de la prise de décision personnelle. [...] Les sujets habituels incluent l'avortement, la peine de mort, le végétarisme, les devoirs envers les étrangers éloignés, l'euthanasie, le clonage – vous voyez l'idée. Le cours est généralement dispensé sous la forme d'un grand auditoire – mes classes sont généralement composées de 160 ou 80 personnes, mais sur de nombreux campus, 200-300 personnes serait une taille normale.

Pour certaines des questions que j'enseigne, il n'est pas très difficile de connaître mon point de vue, si on le souhaite vraiment et si l'on est un minimum compétent en matière de recherche sur Internet. Mais j'adopte une position assez stricte sur la question de la divulgation. Je ne divulgue pas mes opinions sur les sujets que j'enseigne. Voici pourquoi.

Tout d'abord, tous les sujets que j'enseigne sont des sujets sur lesquels il existe des arguments forts dans plus d'un camp. Je ne considère pas que mon travail consiste à présenter l'éthique appliquée de façon technique et érudite afin qu'ils en fassent leur matière principale, mais plutôt à les initier à une pratique particulière qui nécessite certaines ressources intellectuelles que ma discipline a développées : la pratique du raisonnement moral, qui consiste à donner et considérer des raisons. Cela n'a donc aucun sens de discuter de questions au sujet desquelles, bien qu'il y ait un débat public, les raisons sont unilatérales. C'est pourquoi, par exemple, je n'enseigne pas le mariage homosexuel (j'ai essayé, ça n'a pas marché) ou le droit de porter des armes à feu, et aussi pourquoi, si je vivais au Royaume-Uni, je n'enseignerais pas la légitimité de la monarchie. Je veux vraiment que les étudiants comprennent qu'il y a des raisons de part et d'autre, et je crains qu'en révélant ma propre position, je leur donne l'impression que, contrairement à la réalité, je considère les questions comme réglées. [...]

Deuxièmement, je veux que les étudiants prennent au sérieux l'idée que je n'ai aucun intérêt à ce qu'ils finissent par partager mon point de vue sur la question en jeu. En revanche, je veux qu'ils partagent mon point de vue sur ce qui fait la force d'un argument, et si nous dévoilons une contradiction, je veux qu'ils la voient et qu'ils comprennent qu'elle sape une position. J'admets qu'il est tout à fait possible pour quelqu'un de divulguer sa position tout en continuant à faire

comprendre qu'il ne considère pas les questions comme réglées. Simplement, il semble plus facile de ne pas divulguer ses positions. Je sais en outre que de nombreux étudiants viennent au cours en pensant qu'un professeur libéral [au sens étatsunien, progressiste] va leur dire ce qu'il faut penser sur toutes ces questions [...]. Je veux frustrer cette attente, aussi vite que possible. Je crois que la non-divulgaration est utile de ce point de vue.

Troisièmement, même lorsque la classe est nombreuse, je tiens à ce qu'il y ait beaucoup de discussions. Je ne pense pas que les étudiants puissent apprendre à faire quoi que ce soit simplement en me regardant faire, même si je fais les choses bien. Ils doivent le faire par eux-mêmes. Sur certaines questions, la plupart des étudiants n'ont pas de fortes convictions préalables. Mais pour d'autres – l'avortement est l'exemple le plus évident – ils en ont. La plupart de mes étudiants sont de manière assez fervente pro-choix, certains sont anti-avortement, mais très peu, quel que soit camp, s'appuient sur des raisons de croire ce qu'ils croient qui survivraient à un interrogatoire de 3 minutes de ma part. Lorsque l'étudiant qui a une opinion différente de la mienne sur une question subit un tel interrogatoire et voit ensuite son camarade soumis au même traitement, je veux qu'il n'ait pas à l'esprit qu'en réalité je pourrais le favoriser ou, inversement, favoriser son camarade. Et si, comme c'est parfois le cas, très peu d'élèves de la classe partagent un même point de vue, je dois créer un environnement dans lequel ils se sentent tous à l'aise pour donner leurs raisons et s'exprimer. Je ne pense pas que la plupart des étudiants aient peur que leur professeur ne soit pas d'accord avec eux, mais beaucoup sont réduits au silence par la peur que leurs pairs ne soient pas d'accord avec eux. Le professeur doit les aider à surmonter cette peur en les soutenant et en encourageant les autres à se joindre à eux. Or, je pense qu'il est plus facile pour eux de percevoir mon soutien comme un appui s'ils ne savent pas ce que je crois (et savent que je considère que ce que je crois n'est pas pertinent dans cette activité) que s'ils savent très clairement que je ne suis pas d'accord avec eux et que je ne fais que l'avocat du diable.

Au cours de l'une des premières discussions, lorsque Hess et McAvoy commençaient à travailler sur le livre [[The Political Classroom](#)], un autre collègue – quelqu'un qui est conservateur [...] et dont je sais que la pratique [pédagogique] est très semblable à la mienne – m'a reproché d'avoir conclu, en généralisant, que la pratique que nous utilisons tous les deux était la meilleure ou même la seule bonne approche à adopter. Il a cité des exemples d'excellents enseignants qui non seulement divulguent, mais défendent ouvertement et vigoureusement leur propre point de vue sur les questions morales et politiques. Son exemple spécifique était celui du légendaire historien marxiste Harvey Goldberg, qui a inspiré des centaines, voire des milliers d'étudiants de gauche lors de ses grandes conférences sur l'histoire américaine et européenne, en proposant une interprétation totalement marxiste.

Parlons donc un instant du plaidoyer, par opposition à la divulgation. Les excellents enseignants sont de piètres modèles [dans le sens où ils ne sont pas représentatifs de la profession]. Je ne suis pas, et ne serai jamais, un excellent professeur, et ce qui m'intéresse, c'est de savoir ce qui constitue une bonne pratique pour la grande majorité des professeurs d'université qui sont, au mieux, de bons professeurs. Je ne suis pas non plus certain que même Goldberg aurait pu atteindre les objectifs pédagogiques que je me suis fixés dans mon cours en utilisant ma matière. Je suis presque sûr qu'il n'aurait pas pu les atteindre s'il s'était engagé dans le type de plaidoyer qu'il pratiquait. Il est facile de voir comment une interprétation marxiste de l'histoire pourrait aider à transformer un étudiant qui n'était à l'origine pas d'accord en un analyste plus attentif de l'histoire, mais il m'est beaucoup plus difficile de voir comment le fait d'être exposé à un point de vue pro-choix sur l'avortement aiderait la plupart des étudiants anti-avortement à soupeser les différentes raisons morales (sans parler des étudiants pro-choix qui, dans une école comme la mienne, verraient probablement leur tendance à l'autosatisfaction renforcée). Enfin, même si quelqu'un peut parvenir à ses fins [pédagogiques] tout en défendant vigoureusement sa propre cause, je me méfie de toute

personne qui pense être cette personne. Étant donné l'absence de moyens de mesure fiables de nos performances en tant qu'enseignants, nous devrions tous faire preuve d'un certain niveau d'humilité, et croire que l'on peut réussir à faire tout à la fois semble relever de l'hubris, sans parler du fait de croire que l'on peut réussir tout en s'engageant dans une pratique dont il y a tant de raisons de penser qu'elle ne fonctionnera que pour des personnes exceptionnelles.

Revenons à l'attitude de divulgation. Dans les petites classes, lorsque j'enseigne à des étudiants en philosophie ou à des étudiants que j'ai appris à bien connaître, je me dévoile davantage. La plupart des étudiants de mes cours de philosophie politique de niveau supérieur ont une idée approximative de mon point de vue. Et je ne sais pas, avec certitude, à quel point je suis efficace en tant que non-divulgateur dans le cours sur les questions morales contemporaines (ou dans le séminaire de première année que j'enseigne sur la famille, dans lequel j'ai la même politique) [2]. Sur ce point, comme sur d'autres, je ne dispose que de peu de preuves empiriques de l'efficacité de mon enseignement. En fin de compte : un enseignant qui aborde des questions controversées doit-il taire son point de vue sur ces questions ?

Harry Brighouse

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre-Étienne Vandamme avec assistance de l'IA

Notes

[1] Je dispose malgré tout de quelques petites données. Les exemples ici sont ceux d'étudiants à qui j'ai enseigné dans une ou plusieurs classes, et qui sont restés en contact avec moi, donc qui me connaissent assez bien :

1. Nous marchons ensemble le jour des élections. S [Student] : « Je vais voter. Tu y vas ? » HB [Harry Brighouse] : « Je ne peux pas, je ne suis pas citoyen ». S : « Oh, vous devriez l'être pour pouvoir voter ». HB : « Vous ne devriez vouloir que je le fasse que si vous pensez que je voterai comme vous. Savez-vous quelles sont mes opinions politiques ? » S : « Eh bien... Vous n'avez jamais rien dit qui me donne une idée claire, mais je pense que vous êtes libéral ». HB : « Pourquoi pensez-vous cela ? ». S : « Eh bien... La seule preuve que j'ai, c'est que je vous aime bien, et je pense que je ne vous aimerais pas si vous n'étiez pas libéral. »

2. Lors d'un dîner chez moi quelques jours après les élections de 2010 (c'est-à-dire avec des étudiants qui me connaissent suffisamment bien pour dîner chez moi), la question est soulevée. HB : « S vient de me dire qu'elle ne connaît pas mes opinions politiques. Et vous ? ». R : « Plutôt conservateur, je pense » ; P : « certainement pas socialiste » ; Q : « centriste » ; T : « Je ne suis pas d'accord avec P, je pense que vous êtes socialiste » ; V : « Je sais que vous soutenez les syndicats. Un peu conservateur » (sans rire).

3. Conversation à l'approche des élections de 2012, sur la question de savoir pour qui les étudiants vont voter : S a établi qu'elle ne pense pas en savoir assez pour voter de manière responsable et ne sait pas pour qui voter. S : « Pour qui voteriez-vous si vous le pouviez ? ». HB : « Pour qui pensez-vous que je voterai ? » S : « Je ne sais pas, j'essaie toujours de trouver une solution. Je sais que vous gagnez beaucoup d'argent et que les riches votent Républicains, ce qui me fait penser que vous voteriez comme eux. Mais je sais que vous êtes professeur et que la plupart des professeurs ici sont libéraux. » (Après les élections, je lui ai dit pour qui j'aurais voté, et il s'est avéré qu'après notre conversation, elle s'était mieux informée pour pouvoir voter de manière responsable).